HISTOIRE

LE CABUSSADOR
ou Un épisode sous la Terreur à Cavaillon (*)

Les personnages historiques sont parfois également des personnages légendaires; plusieurs d'entre nous ont entendu parler de Mardochée dit Lange COHEN dit aussi le CABUSSADOR, après qu'il eut menacé de la CABUSSADO les ennemis de la foi. Mais quelle foi ? Celle en un Dieu tout puissant dont l'existence était niée par les Jacobins en 1793. Mais en l'espèce il s'agissait bien de la foi catholique, de Jésus et de ses Saints... défendus par un Juif.

Ici se pose une petite énigme que nous allons soumettre à nos lecteurs. Tout d'abord nous écouterons Jean Claude COHEN. Il a déterré un récit de l'exploit légendaire de celui qui fut son ancêtre. Nous en reproduisons intégralement le texte qui provient des ARCHIVES ISRAELITES de l'année 1848.

* *
*

Georges JESSULA

(*) Titre emprunté à Balzac

C'est ici que survient l'épisode qui a conforté la place « héroïque » de Mardochée dans notre culture familiale.

J'en ai retenu trois narrations.

La première est due à mon grand-père, Fernand Cohen, dans une brochure inédite, "LES JUIFS DU COMTAT": "En 1791, un Juif, Lange Cohen conseiller municipal de Cavaillon, protégea la statue de Saint Véran contre la fureur des révolutionnaires et, en reconnaissance de son acte, une messe annuelle fut dite, jusque vers 1910, pour le repos de son âme, messe à laquelle un représentant de la famille était prié d'assister". La tradition familiale ajoutait que les Provençaux, avec leur verve, l'avaient appelée, la messe à Saint Cohen !

La seconde est extraite du récit d'ARMAND LUNEL, l'historien des Judéo-Comtadins, dans "JUIFS DU LANGUEDOC, DE LA PROVENCE ET DES ETATS FRANCAIS DU PAPE" :

"A Cavaillon, le marchand de soie Lange Cohen, membre de la Société populaire et Officier municipal, sauva le trésor de la Cathédrale Saint Véran qui allait être pillé par les extrèmistes en les menaçant pour toute arme d'un brancard, et je sais, par tradition de famille, ce Cohen étant mon arrière-grand-oncle, que le chapitre de Cavaillon, en témoignage de reconnaissance, et pour le repos de son âme, institua une messe annuelle qui fut célébrée jusqu'en 1900".

La dernière, enfin, est extraite d'une lettre de Fernand Astruc (le dernier "vrai Judéo-Comtadin de Cavaillon") à Armand Lunel, datée du 9 juillet 1941 :

« L'histoire du COHEN de Cavaillon, voici comment elle m'a été racontée par un fabricien* de Cavaillon : en 1794, les terroristes envahirent l'archevêché de Cavaillon et s'élancèrent vers l'autel pour détruire et jeter la statue de Saint Véran. Ce grand oncle, LANGE COHEN, d'après les on-dit, était un grand gaillard qui s'est jeté sur les assaillants et les a refoulés, à Coups de poings et de taravelle**, hors de l'église. Pour commémorer cet acte, l'Archevêché de Cavaillon célébrait toutes les années, à Saint Véran, une messe commémorative à la mémoire de ce grand-oncle. Cette messe a cessé d'être célébrée à la suite de la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905...

L'origine du terme "Cabussador" m'a été fournie par Georges Jessula: " cabussar: culbuter, d'où cabussado, bain rituel des femmes, et cabussador, le "costaud" qui culbute tout le monde"

Cet épisode a donné lieu à un long récit édifiant, publié en 1848 dans "Les Archives Israélites" sous le titre "LE MAIRE DE CAVAILLON; épisode de 1794", que je ne résiste pas au plaisir de transcrire dans sa totalité.

Au delà de l'aspect sentimental me concernant, le héros étant Mardochée Lange Cohen, mon ancêtre direct, il m'apparaît que l'auteur utilise à merveille, cette anecdote écrite dans un style hugolien, pour se situer dans le contexte de son époque.

- *fabricien : provençal. Marguillier,
- **taravelle: deux significations à partir de la racine qui signifie tordre : F. Mistral écrit : bâton court servant à tordre le moulinet d'une charrette. L'oncle "Cabussador" était-il charretier, ou même, déménageur ? Pour A. Lunel: rouleau de chanvre. L'oncle Cabussador était-il cardeur ? La parole historique est : "Lou premié que lo toco avra affaïre a ieu » (le premier qui le touche aura affaire à moi)"

Jean-Claude COHEN

LE MAIRE DE CAVAILLON

Episode de 1794

I.- LE REFUGE

Nous sommes aux derniers jours de janvier...

La nuit est venue, sombre et triste. De gros nuages cachent la lune et annoncent la continuation de l'orage qui règne depuis plusieurs jours. Un vent froid et fort fait plier la cime des grands arbres, et les saules qui bordent la Durance, joignent leur sifflement plaintif au roulement impétueux de ses eaux grossies. L'âme la plus fortement trempée ne pourrait s'empêcher de ressentir une crainte vague et instinctive, aux bruits lugubres de tous ces éléments en fureur... A quelque distance de Cavaillon, un homme enveloppé d'un manteau grossier, semble chercher un abri contre l'orage qui s'annonce par de larges gouttes de pluie, sous les murs d'un vieux bâtiment que l'obscurité n'empêche pas de reconnaître pour une église et son presbytère.

Cet homme, qui ne paraît rien moins que rassuré, doit avoir un motif puissant et indispensable, pour se tenir ainsi hors de chez lui, à cette heure et par un pareil temps. Ce qui est plus bizarre encore, c'est qu'il évite l'habitation et va se cacher sous le mur du presbytère, comme pour épier ou pour attendre quelqu'un...

Cependant la tourmente éclate: les nuages s'entrechoquent et se fondent en une pluie gelée qui, poussée par le vent, vient frapper les vitraux de la vieille église et fouetter la face de notre inconnu.

Il est toujours là...., collé sous le mur et donnant des signes non équivoques d'une impatience difficilement contenue.

- Ah ! mon Dieu, disait-il tout tremblant de froid et de peur et ramenant son manteau devenu bien pesant, ah ! mon Dieu, il faut que M. Lange ait vraiment perdu la tête pour mettre ainsi un bon israélite en voyage, et par une pareille tempête encore : il pleut des ruisseaux et il fait un vent à décorner les boeufs ! ...

- Encore, ajoutait-il tout bas, pourquoi et pour qui?...

- Ah ! si ce bon M. Lange ne m' avait pas dit en me priant presque: « Ecoute, Samuel, ce soir tu iras vers le village de Saint-Véran, tu avanceras sous les murs de l'église et tu attendras là qu'un homme se présente à toi et te dise : Dieu nous aide. Alors tu l'amèneras ici, et surtout,

par ta vie, Samuel! ne rentre pas dans la ville jusqu'après minuit et évite la grand'route! ». Il a dit et je suis parti; car, comment refuser à M. Lange, lui qui est si bon! si généreux!

Notre individu en était là de son soliloque, quand, en effet, un homme dont les allures trahissaient l'ecclésiastique, enveloppé aussi d'un large manteau, sortit du presbytère, jeta ses regards au dehors et appela avec précaution. Samuel tressaillit et s'avança. L'homme lui dit : Dieu nous aide! Samuel ne répondit pas, prit, avec une certaine répugnance, un objet lourd des mains du nouveau venu et passa le premier comme pour diriger la marche. L'orage avait cessé. Mais les chemins de traverse étaient impraticables ; là c'étaient de larges flaques d'eau remplissant les terrains creux; plus loin, des branches d'arbres que la tempête avait brisées. Tout rendait la route difficile et dangereuse. La terre mouillée et visqueuse ne permettait d'avancer qu'avec la plus grande lenteur. Aussi, nos deux pauvres voyageurs étaient épuisés, harassés. Samuel, avec son manteau ruisselant d'eau et sa charge qui paraissait bien pesante, ricanait à chaque faux pas, mais cependant n'élevait pas la voix. Son taciturne compagnon, absorbé dans de profondes pensées, le suivait machinalement. De tempe en temps, il remuait les lèvres, comme s'il murmurait une prière... Ce morne silence n'était rompu que par l'onde mugissante du torrent et le cri sinistre de quelques oiseaux de nuit... A mesure qu'ils avançaient vers la ville, ils redoublaient de précautions pour assourdir le bruit de leurs pas, s'arrêtant quelquefois pour prêter une oreille attentive aux sons étrangers à leur marche. Samuel, qui ne se piquait pas d'être courageux, avait dit au moins vingt fois son Schemang Israël. A cinq cents pas des remparts, ils entendaient distinctement comme des herbes froissées sous le pied de quelqu'un, comme des branches heurtées par le passage d'un corps...

Ils s'arrêtèrent tous les deux. Mais ils eurent beau regarder; la nuit noire ne leur permit pas de rien apercevoir.

Seulement une fois, dans une éclaircie, ils crurent voir une ombre se glissant mystérieusement derrière les buissons. Elle disparut si rapidement qu'ils pensèrent s'être trompés...

Samuel tremblait de tous ses membres.

Enfin, ils arrivèrent aux portes de la ville. Après bien des détours, ils se dirigèrent vers une petite rue bourbeuse, plus tortueuse et plus étroite que les autres : sale cloaque où il semblait impossible que des créatures humaines pussent habiter... c'était la rue des Juifs!

Au milieu de cette rue, Samuel s'arrêta devant une maison de plus d'apparence que celles qui l'environnaient. Il essuya la sueur qui, malgré le froid, perlait à son front et frappa légèrement à une porte basse et cintrée. La porte s'ouvrit doucement et Samuel et son compagnon, qui n'était autre que le curé de Saint Véran, pénétrèrent dans la maison du citoyen Lange Cohen,

maire de la ville de Cavaillon. Quelques instants après, on eût pu voir dans cette même rue un individu de mauvaise mine qui, après avoir suivi, depuis la campagne, nos deux aventuriers, s'enfuyait en menaçant du geste et en murmurant ces paroles: "Cette fois-ci, la vengeance ne m'échappera pas!

II- LE CITOYEN LANGE COHEN.

A l'époque où se passait cette simple mais véridique histoire, il y avait un an que Louis XVI était mort. La France entière était en combustion. Dans le midi plus particulièrement, les esprits, aigris par les longues exactions de la noblesse et de quelques membres du haut clergé, avaient poussé les représailles un peu loin : le peuple s'était dressé avec la violence d'un corps élastique qui, trop longtemps comprimé, finit par briser la force qu'on lui oppose! Mais, chose étrange! tandis que dans le reste de la Provence régnaient le trouble et l'anarchie, à Cavaillon, petite ville du comtat Venaissin, incorporée à la France par un décret de la Convention, la plus parfaite tranquillité avait succédé aux émeutes !

Ce qui était plus étonnant encore dans cette espèce d'armistice, c'est qu'un nouveau maire venait d'être nommé et que le maire était juif! Cependant celui-là devait avoir à régler un compte long et embrouillé avec les oppresseurs! Celui-là, ce n'étaient pas que les débordements des pouvoirs d'hier, de vingt ans, qu'il avait à punir! Ce n'étaient pas quelques prérogatives de plus ou de moins qui devaient le pousser à la vengeance. Non, mieux que cela!

Lui, le paria, le gitanos de cette société passée, avait à se venger de dix-huit siècles d'ignominie et de mépris; de dix-huit siècles d'oppression brutale, de l'inquisition et de ses autodafés. Il avait à se venger, enfin, de ce stigmate jaune, véritable collier de chien, qu'il venait d'arracher à ses vêtements!

En effet, Lange Cohen se vengea; mais il se vengea comme un républicain de l'ancienne Rome : par l'oubli

Disons d'abord quel homme était le nouveau maire.

Le citoyen Lange avait alors de quarante à quarante cinq ans. Sa taille élevée et sa physionomie expressive inspiraient l'estime et le respect. Artisan de sa modeste fortune, il avait su la gagner sans faire l'usure, dans d'heureuses spéculations où le lançait naturellement son caractère hardi et entreprenant. On doit juger combien devait peser, sur cette âme forte et fière, le système exclusif et méprisant de l'ancien régime. Aussi, ce fut avec l'ardeur et la

fougue de sa nature emportée qu'il se dévoua à la République qui l'adoptait, à la République qui le rendait l'égal de ses concitoyens. Cependant, lui qui avait rêvé une démocratie sainte et éthérée, il avait bien gémi sur les écarts de quelques-uns de ces hommes qui, sacrifiant les intérêts de leur pays à leur ambition et à leur vengeance particulière, avaient souillé et pollué la plus belle page de notre histoire! Une fois nommé maire par le suffrage unanime de ses concitoyens, il avait employé toute son influence pour faire respecter les personnes et les propriétés. S'il n'y parvint pas toujours, c'est qu'un homme, un seul, s'était montré jaloux et envieux de la haute dignité à laquelle il venait d'être appelé.

Cet homme, nommé M…, avait aussi une grande influence sur le peuple de la petite ville, et déjà il avait essayé de présenter le nouveau maire comme un modéré. Plusieurs fois, au club, il l'avait accusé d'avoir facilité l'émigration à des prêtres et à des nobles. Mais toujours l'indignation publique avait accueilli ces inculpations comme suggérées par l'envie. Maintenant le lecteur aura reconnu, dans l'individu qui suivait Samuel et son compagnon, ce M... qui, cette fois, parut avoir trouvé une vengeance assurée.

Alors, sans rentrer chez lui, M... courut au club, et là, malgré l'heure indue, il fit appeler les membres de la municipalité, et d"un air triomphant, il leur demanda à donner des preuves de la trahison du maire et insista pour qu'une visite fût faite chez celui-ci. Tous les membres du club voulaient refuser, mais" emportés par les accusations précises de M... ils consentirent à l'accompagner à la maison du maire de Cavaillon.

III.- LE PRETRE ET L'ISRAELITE.

La veille, vers les huit heures du soir, Lange Cohen était rentré chez lui triste et préoccupé. Il venait du club, où s'était débattue la grave question des subsistances. Une cruelle disette pesait sur la France.

La bonne Hana s'aperçut bientôt que son mari n'était pas dans son humeur ordinaire. Cependant elle continua de vaquer aux soins du souper. Mais elle se convainquit de la grande distraction du maire quand, au lieu de manger, elle le vit frapper avec son couteau, tantôt sur son verre, tantôt sur la table, signe de sa plus grande préoccupation.

- Qu'as-tu Lange? lui dit-elle d'un ton soumis et caressant;

qu'as-tu ? tu ne manges pas, et à peine si nous avons entendu la prière de *motsé* ?

Lange releva la tête et répondit avec un sourire forcé :

-Rien, ma bonne Hana, je suis fatigué: ces affaires m'accablent et la misère de l'ouvrier sans travail m'afflige et me rend soucieux.

Le maire ne disait pas tout. Un rude combat se faisait en lui. C'était une lutte morale de l'homme privé et du républicain. Depuis huit jours, il avait reçu, par un messager inconnu, une lettre d'un prêtre qui venait mettre sa vie entre ses mains; qui venait, se confiant à sa loyauté, lui demander un abri ou sa protection contre ceux qui le poursuivaient...

Ce prêtre, il le connaissait depuis longtemps. C'était un vénérable vieillard, d'une piété sincère et d'un caractère doux et tolérant. L'austère républicain avait senti mollir son coeur. Longtemps il balança, longtemps il hésita entre ses principes et la sensibilité de son âme. Mais, enfin, le coeur l'emporta. - Eh bien! se disait-il, est-ce que la vie de ce prêtre met la patrie en danger ?

Est-ce que ces hommes qui teignent leurs mains de sang sont de véritables patriotes? Oh, non, moi je donnerais dix fois ma vie pour mon pays, et cependant je sauverai ce pauvre vieillard.

On a vu la suite de cette détermination. Il avait fait dire, par le même messager qui avait apporté la lettre, qu'il enverrait Samuel, à qui on pouvait se fier, avec les instructions nécessaires.

Le lecteur sait comment Samuel s'était acquitté de la commission.

A mesure que l'heure avançait, le maire ne pouvait rester en place: il était sous le poids d'une horrible anxiété.

Il montait, il descendait, il s'asseyait pour se lever un instant après.

Enfin, dans le silence de la nuit, il entendit le pas distinct de deux personnes. Il fut bientôt au bas de l'escalier.

Samuel et le curé de Saint-Véran entrèrent dans la maison. Le maire tendit vivement la main au curé qui la pressa avec des larmes dans les yeux. Un moment l'émotion l'empêcha de parler, et il allait dire toute la reconnaissance qu'il éprouvait, lorsque le maire, lui faisant signe de se taire, emmena Samuel dans un coin et lui parla quelque temps à voix basse.

Le curé ne pouvait rien entendre de cette conversation, mais il aperçut la pantomime expressive de Samuel qui paraissait stupéfait des résolutions du maire. Cependant Samuel les quitta et revint bientôt avec un panier de provisions, une blouse et un grand chapeau qu'il déposa devant le prêtre. Celui-ci comprit tout, il quitta péniblement son costume tout humide, et se trouva en un instant vêtu en charretier.

Alors Lange Cohen lui dit que chez lui il ne serait pas en sûreté; que d'ailleurs il craignait aussi de compromettre sa famille, et que Samuel avait des ordres pour le mettre à l'abri de la

persécution. Le bon curé voulut encore lui exprimer sa gratitude pour le service immense qu'il lui rendait : que jamais il n'oublierait qu'il lui devait la vie. Le maire ne lui donna pas le temps d'achever, et comme si ces témoignages de reconnaissance lui eussent fait mal, il fit un geste à Samuel qui prit le panier et sortit de nouveau avec le curé de Saint-Véran.

Cette fois ils se dirigèrent vers une des dernières maisons de la petite rue. Samuel prit une clé dans le panier et ouvrit. Il fit entrer le curé et referma soigneusement la porte. Au même instant, des clameurs étourdissantes se firent entendre à l'autre entrée du Ghetto. C'était une foule immense, réunie, on ne sait comment, qui suivait la municipalité. On ne peut décrire ce qu'avait d'effrayant pour les paisibles habitants de ce quartier, cette tourbe, étrangement mêlée d'hommes et de femmes à moitié vêtus et vociférant des cris inintelligibles.

La lueur douteuse de quelques torches rendait cette scène encore plus sinistre...

M... était au milieu de cette foule, l'excitant de la voix et du geste, racontant à tous la prétendue trahison du maire, et poussant le peuple, qui était venu là plutôt par curiosité que pour le mal, à cette démonstration contre un magistrat de son choix.

N'est-ce pas toujours ainsi ? Quand le peuple se lève, dirigé par le doigt de Dieu, pour revendiquer ses droits usurpés, ce n'est jamais de son propre mouvement qu'il se porte à des manifestations sanglantes! Aussi, la foule s'arrêta comme un seul corps, muette et respectueuse, sur le seuil de la porte du maire.

IV.- LA VENGEANCE AVORTE

Quoique le maire s'attendît à tout de la haine et de la jalousie de M... cette foule ramassée sous ses fenêtres, l'effroi de sa femme et de ses enfants éveillés en sursaut, lui enlevèrent un moment l'usage de ses facultés. Mais il reprit bientôt ses esprits et il alla au-devant de la municipalité.

Les premiers qui s'avancèrent n'osaient parler.

Mais M... se frayant un passage à travers la foule, accusa hautement le maire d'avoir caché un prêtre dans sa maison, que lui, M... dont le patriotisme veillait toujours, l'avait suivi et vu entrer dans la maison. Il termina en demandant que la municipalité et quelques-uns du peuple fissent une visite dans la demeure du maire.

Celui-ci, qui avait d'abord tressailli à cette accusation, vraie en effet, s'avança vers les principaux, et là, sans répondre à M..., il dit que, bien qu'étonné qu'on suspectât ses

intentions, il conduirait lui-même la municipalité dans la visite qu'on exigeait. La visite commença…

A chaque recherche infructueuse, M... se mordait les poings de dépit et de colère. Sa rage ne connut plus de bornes quand il vit qu'après avoir fouillé la maison de la cave au grenier, sa vengeance lui échappait.

Déjà, les autres membres de la municipalité, prévenus d'ailleurs contre M... s'étaient réunis autour du maire, et par des protestations chaleureuses ils avouaient qu'ils n'avaient cédé qu'aux suggestions réitérées de M.... Ils voulurent l'exclure immédiatement du club. Le maire s 'y refusa.

Alors la foule, changeant de détermination, comme les vagues de la mer changent leur courant sous un vent contraire, la foule se mit à crier: Vive le maire ! A bas le calomniateur! et sans doute on lui aurait fait un mauvais parti, si le maire lui-même n'était venu prier le peuple de se retirer sans trouble et sans désordre.

La foule s'écoula peu à peu; mais longtemps encore la petite rue retentit des cris de: Vive Lange Cohen ! Vive le citoyen maire !

Un an environ après ces événements, Lange Cohen, toujours à la tête de l'administration municipale, et de plus en plus aimé du peuple, fut chargé d'aller à Nice pour s'entendre avec le général Garnier pour faire venir des blés à Cavaillon, où la disette était plus forte que jamais. Il s'acquitta avec son dévouement ordinaire de cette difficile et dangereuse mission.

Lange Cohen resta maire jusqu'au Consulat.

Alors il résilia ses fonctions..... Ses illusions démocratiques étaient déçues ; selon lui, l'age de fer commençait! Cependant il ne fit pas un crime à la France d'avoir changé de gouvernement. Trois de ses cinq fils (deux survivent encore) ont servi, avec honneur, sous l'empire. Ils ont conservé dans leur coeur cet amour inaltérable de la patrie, qui est devenu pour eux une sainte tradition de famille!

Lorsque les églises se rouvrirent par les ordres de Napoléon, le vieux curé fut de nouveau appelé à Cavaillon, et là se renoua cette amitié indissoluble entre lui et l'ancien républicain; amitié qui ne s'éteignit qu'au tombeau...

Depuis, une messe fondée par l'archevêque d'Avignon, est célébrée chaque année, le jour de la fête de Saint-Véran pour le repos de l'âme du juif Lange Cohen! Quant à Samuel, devenu bien vieux, il ne s'est jamais douté que le sac qu'il portait sur son épaule jour de la fuite du curé, renfermait les reliques de la chapelle de Saint- Véran ! "

J. V. de Marseille